

Exposition

Isabel Muñoz: «Tout me ramène à l'être humain!»

À l'occasion de l'exposition de ses photographies dans une galerie de la Vieille-Ville, l'artiste espagnole était de passage à Genève. Rencontre

Andrea Machalova

Elle a parcouru le monde à la recherche de peuples reculés pour donner la voix à ces communautés et témoigner de pratiques et rites qui font leur singularité. Qu'elle photographie les danseurs de tango chez elle, en Espagne, les corps recouverts de peinture des Surma en Éthiopie, soit l'une des dernières tribus à vivre nue, ou les pratiquants de la capoeira, au Brésil, et ceux du Kung-fu Shaolin, en Chine, ce qui intéresse l'artiste de 68 ans, c'est le langage du corps.

Et même lorsqu'elle part à la rencontre des grands singes, tout d'abord au zoo de Madrid, puis dans la jungle du Congo, c'est pour mettre en avant ce qu'ils ont en commun avec l'homme. «Dans mon travail, tout me ramène à l'être humain», assure-t-elle, alors que nous la rencontrons à la galerie Astrid-MC, à Genève, où elle expose l'une de ses séries jusqu'au 15 décembre.



C'est à l'invitation du festival Planches Contact qu'Isabel Muñoz réalise, en 2018, cette série autour de chevaux, où l'homme et la bête se confondent. LUCIEN FORTUNATI

La belle et la bête

Pour cette première exposition de l'artiste que la galerie Daltra organise à Genève, elle a choisi de montrer une autre de ses séries sur les animaux. Celle réalisée en 2018 sur l'invitation du Festival Planches Contact, à Deauville. «Pour moi, Deauville, c'était les chevaux et la mer. Mais je voulais les voir libres, dépourvus de sangles qui viendraient entraver leurs mouvements», ajoute la photographe.

Afin de diriger ces derniers, Isabel Muñoz a fait appel au dresseur et artiste professionnel Pierre Fleury, originaire de la région, qui s'était notamment

fait connaître dans l'émission «La France a un incroyable talent», en 2011. Pieds nus dans le sable, l'homme a murmuré à l'oreille des chevaux pour orchestrer une sorte de danse muette, où l'artiste était la seule à donner le tempo.

Sur les images en noir et blanc dont elle a le secret, les étalons apparaissent tantôt puissants, émergeant des vagues, tantôt attendant patiemment, couchés en bord de rive. «Déjà à la Préhistoire, les chevaux étaient très proches de l'homme», relève-t-elle. «Après cette série, j'ai senti la même sensation qu'après des grands singes: quand ils te regardent dans les yeux, il est

impossible de nier qu'ils ont une relation avec nous et qu'ils sont capables de voir plus loin que ce que l'on peut voir.»

À la quête du Japon

Mais son travail le plus récent, c'est au Japon qu'il amène l'artiste depuis un peu plus de trois ans. Un projet vieux de 28 ans qu'elle a enfin eu l'opportunité de mener à terme. «J'ai dû attendre tout ce temps, tout d'abord parce que je suis une femme, puis parce que les univers qui m'intéressaient ne m'étaient pas accessibles auparavant.»

Parmi ces derniers, notons ces portraits de Yakuza, habituelle-

ment très difficiles à approcher, une autre série portant sur les premiers danseurs de buto, une danse née dans les années 60 pour évacuer la souffrance provoquée par les horreurs de la Seconde Guerre mondiale, ou encore le travail mené avec des adeptes du Shibari, ou l'art du bandage développé par les Samouraïs pour torturer les prisonniers. Des images remontant aux origines d'une culture en voie de disparition et que la photographe devrait montrer très prochainement.

«Deauville» par Isabel Muñoz, jusqu'au 15 décembre à galerie Astrid-MC, 21, Grand-Rue, Genève.

Après la galerie Un(titled) 1983, Mighela Lorenceau ouvre une résidence d'artistes aux Eaux-Vives

Située dans une maison d'architecte, à deux pas du parc des Eaux-Vives et du lac, la résidence vient d'accueillir le Californien Nick McPhail dont l'expo ouvre ce vendredi

La première chose que l'on réalise en arrivant devant cette maison moderniste, faisant face au parc des Eaux-Vives, est qu'on ne l'a jamais vraiment remarquée auparavant. Avec sa forme carrée et ses hautes baies vitrées, elle détonne pourtant dans le paysage. Construite en 1998 par l'architecte franco-suisse Bénédicte Montant, elle offre, outre un lumineux patio intérieur, une magnifique hauteur sous plafond dont a pleinement profité le Californien Nick McPhail, premier artiste en résidence.

Ce projet, Mighela Lorenceau en rêvait depuis un moment



Nick McPhail dans la résidence des Eaux-Vives, baignée de lumière naturelle entrant par de larges baies vitrées. A. MACHALOVA

déjà, mais il fallait y aller étape par étape. Ainsi, lorsqu'il y a cinq ans, elle s'installe à Genève avec la volonté de changer de vie - après une carrière dans la mode auprès d'une grande marque de luxe, à Londres, puis à Paris - elle entreprend une formation en histoire de l'art avant d'ouvrir. au

printemps de cette année, la galerie Un(titled) 1983, située non loin de la résidence. «La maison était dans la famille depuis une dizaine d'années», explique la jeune galeriste, rencontrée sur place. «On la louait, mais désormais elle va accueillir plusieurs artistes par année. dont les travaux seront

par la suite montrés à la galerie.»

Alors que l'accrochage inaugural de celle-ci était consacré aux peintures de montagne du Vaudois Dorian Büchi, Nick McPhail prendra possession des lieux ce vendredi, avec une série d'œuvres réalisées avant sa résidence genevoise. Dans celles-ci, l'Américain met en tension des éléments architecturaux dans un environnement plus ou moins naturel. Un travail poursuivi lors de la résidence, avec pour toile de fond ses paysages suisses, de Genève à Bâle, en passant par Lausanne. «Je travaille habituellement la nuit, mais avec la lumière naturelle de cet espace, je n'ai pas eu d'autre choix que de revoir mes habitudes», admet-il. Vernissage demain dès 18 h. **A.M.**

«Lights» de Nick McPhail, du 19 octobre au 9 novembre à la galerie Un(titled) 1983, 19, rue du Nant, Genève. www.untitled1983.com



À la fois bombardier et chasseur, le Mosquito était un avion polyvalent. ARCHIVES MUSÉE DE HAVILLAND AIRCRAFT

«Le Mosquito était dessiné pour voler haut et vite...»

Breitling dédie une montre de sa collection Aviator 8 à cet avion mythique de la Seconde Guerre mondiale

Pour ceux qui auraient pu en douter, Breitling poursuit sa lune de miel avec l'aviation. Lors de son traditionnel Summit, à Zurich, Georges Kern, CEO de la marque, a dévoilé une Avenger en édition limitée, dédiée à la Patrouille Suisse. Il a surtout évoqué les exploits d'un avion de la Seconde Guerre mondiale, le Mosquito, à qui l'horloger de Granges a consacré un chronomètre, certifié COSC, avec un boîtier en acier de 43 mm et une lunette en acier brossé avec revêtement ADLC: l'Aviator 8 Mosquito. Conservateur du Musée de Havilland Aircraft, Alistair Hodgson nous raconte pourquoi cet avion est devenu si mythique.



Alistair Hodgson, conservateur du Musée de Havilland Aircraft. DR

Était-ce commun de construire des avions en bois à cette période?

Pas du tout. Le Mosquito était le seul et l'unique. Le seul matériau qu'on avait coutume d'utiliser était l'aluminium. Mais le faire venir en Angleterre était compliqué à cette période. Il était produit en Russie, aux États-Unis, au Canada ou aux Antilles. On le transportait par bateau, il traversait l'Atlantique, il fallait ensuite l'usiner... Construire un avion en bois était une technique totalement différente. Le Mosquito était fabriqué sur une sorte de moule. On y disposait les éléments en bois et, une fois que le squelette de l'avion était complet, on collait les deux structures ensemble. Un peu à la manière d'un modèle réduit.

Les historiens disent que «le Spitfire a remporté la bataille d'Angleterre, mais que le Mosquito a gagné la guerre». Pourquoi?

Parce qu'il était polyvalent, justement! C'est le premier avion à avoir cette qualité-là. Tous les avions modernes le sont aujourd'hui. Mais, lors de la Seconde Guerre mondiale, c'était rare. Le Spitfire n'était utilisé que comme un chasseur. Le Lancaster n'était qu'un bombardier. Le Mosquito était à la fois suffisamment grand et suffisamment petit pour être utilisé dans ces deux configurations. Il était dessiné pour voler haut et vite. Mais il était capable de voler aussi vite à basse altitude. Rien ne pouvait l'arrêter! La RAF l'a donc utilisé pour des attaques terrestres: on a installé des mitrailleurs à l'avant et à l'arrière, des roquettes sur les ailes... Le Mosquito a même coulé une dizaine de sous-marins au cours de ses missions.

Combien de Mosquito sont encore en état de voler?

Il y en a trois, mais aucun d'entre eux n'est original. Ce sont trois répliques construites par un entrepreneur en Nouvelle-Zélande. Nous avons trois Mosquitos originaux au musée - dont le premier à avoir été fabriqué. Aucun d'entre eux ne vole. Mais je suis certain qu'un jour, nous aurons la chance de revoir un Mosquito dans le ciel européen.

Jean-Daniel Sallin

Qu'est-ce qui rend ce Mosquito si spécial?

Cet avion a été produit au début de la Seconde Guerre mondiale, à un moment où la Grande-Bretagne manquait d'aluminium, le matériau que l'on utilisait principalement pour la construction d'avions. Geoffrey de Havilland a alors proposé d'en fabriquer un en bois. Hésitant, le gouvernement britannique a accepté d'en commander un seul exemplaire pour le tester. Or, le Mosquito présentait trois avantages. Tout d'abord, c'était un bombardier qui avait les qualités d'un chasseur: polyvalent, il avait deux moteurs puissants qui lui permettaient de voler haut et vite. Aucun avion allemand n'était capable de le rattraper et de le toucher. Ensuite, le bois est un matériau facile à trouver et disponible rapidement. Finalement, les ébénisteries étaient au chômage technique, parce qu'en temps de guerre, plus personne n'avait besoin de nouvelle table ou de nouvelles chaises. Elles pouvaient donc participer à l'effort de guerre en produisant ces avions. Tout le monde était gagnant!

En quelle année est-il entré en service?

En 1942. À peu près au milieu de la guerre. Son premier vol a eu lieu en 1940. Il y a eu ensuite des tests jusqu'en 1941.

Quelle est la différence entre le Spitfire et le Mosquito?

Le Spitfire était aussi capable de voler à haute altitude, mais il avait une portée plus limitée. Le Mosquito était plus grand, il pouvait donc transporter plus d'essence dans ses réservoirs. Il y avait des missions que le Spitfire pouvait faire aussi bien que le Mosquito, mais il n'aurait jamais pu survoler Berlin pour prendre des photos. Le Spitfire était très bon pour faire de la reconnaissance au-dessus de la Normandie: il passait très vite, à basse altitude, au-dessus des plages! Mais, sur Berlin, là où vous deviez atteindre les 40 000 pieds pour ne pas être repéré, le Mosquito était plus adéquat...

